



ZENDEGI

GREG EGAN



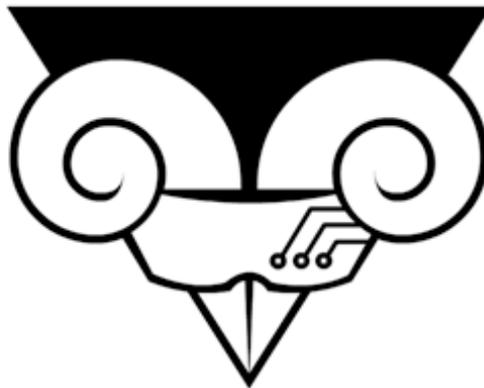
Zendegi

Greg Egan



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre librairie numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage publié sur la direction d'Olivier Girard.
Traduit de l'anglais (Australie) par Pierre-Paul Durastanti

ISBN : 978-2-84344-418-0

Parution : mars 2012
Version : 1.4 — 20/03/2015

Illustration de couverture © 2012, Nicolas Fructus

© 2010 by Greg Egan
© 2012, Le Bérial', pour la présente édition

Première partie 2012

۱۳۹۱ - ۱۳۹۰

1.

MARTIN FIXAIT D'UN REGARD SOUCIEUX les quatre caisses de vinyles dans l'angle du salon. Deux enceintes, une platine et un ampli étaient posés par terre à côté, leurs câbles drapés de moutons ; il avait vendu le meuble hifi trois semaines plus tôt. Les disques pesaient beaucoup trop lourd pour qu'il les prenne sur le vol pour l'Iran et il ne leur donnait guère de chances s'il les expédiait par voie de surface. Il avait bien envisagé de les entreposer, comme pendant son séjour au Pakistan, mais après un mois passé à vendre son mobilier et à jeter son fourbi, il voulait terminer le processus : atteindre le point où il pourrait décoller de Sydney sans emporter de clé, ni rien laisser derrière lui.

Il s'accroupit près des caisses pour effectuer un comptage rapide. Deux cent quarante albums. Leur substituer des téléchargements coûterait plus de deux mille dollars. Ça lui paraissait exorbitant pour en rester au statu quo, à quelques rayures et crissements près. Il pouvait se contenter de remplacer ses préférés, mais il trimballait ces caisses depuis des décennies sans rien y retrancher. Elles relevaient de son histoire personnelle — un journal rédigé en listes de titres et en notes de pochette, qui comprenait bon nombre de choix gênants mais qu'il ne voulait ni oublier ni renier. Réduire sa collection se serait apparenté à du révisionnisme ; il savait qu'il ne dépenserait plus jamais un rond sur Devo, les Residents ou les Virgin Prunes, mais il refusait d'arracher des pages à son journal pour prétendre qu'il n'avait, durant sa jeunesse, fréquenté que des cadors comme Elvis Costello et les Smiths. Plus obscur, douteux, voire honteux serait l'album, et plus Martin y perdrait en l'excisant de son passé.

Sachant ce qu'il avait à faire, il se maudit de ne pas s'être lancé plus tôt. Normalement, il aurait retourné le web afin de déterminer les pour et les contres des diverses méthodes, puis passé une semaine sur les choix disponibles, mais là, il manquait de temps. Ces quatre caisses contenaient près de sept jours de musique en continu et il décollait dans une quinzaine. Ça n'avait rien d'impossible, mais ce serait juste.

Il sortit de l'appartement et alla frapper deux portes plus loin dans le couloir.

« J'arrive ! » lança Alice d'une voix ronchon. Trente secondes plus tard, elle lui ouvrait, coiffée d'un chapeau à large bord, comme si elle se disposait à braver le soleil de l'après-midi.

« Salut, je ne te dérange pas ?

– Non, non. Entre. »

Elle le précéda au salon et lui désigna un siège. « Café ? »

Il secoua la tête. « Je ne te retiendrai pas longtemps. Il me faut juste un conseil. Je vais sauter le pas et transférer mes vinyles sur l'ordi... »

Elle marmonna une réponse dans laquelle Martin comprit « audace ».

« Pardon ? demanda-t-il.

– Télécharge *Audacity*, c'est le meilleur logiciel. Branche le préampli de ta platine sur ta carte son, enregistre ce que tu veux, sauvegarde-le en fichiers WAV. Pour diviser tes faces d'album en pistes séparées, il faut procéder manuellement, mais c'est facile. » Elle prit un bloc sur la table basse pour gribouiller quelques lignes sur un feuillet qu'elle arracha et lui tendit. « Utilise ces options-là, tu te simplifieras la vie si tu décides de tout graver sur CD par la suite.

– Merci.

– Oh ! Et gaffe au niveau d'enregistrement.

– D'accord. » Il ne voulait pas paraître impoli en filant sitôt après avoir fait appel à ses lumières, mais comme Alice n'avait toujours pas ôté son chapeau, il se figurait qu'elle comptait partir. « Merci de ton aide. » Il se leva. « On dirait bien que tu vas sortir... »

Elle haussa les sourcils, avant de saisir. « Tu parles de ça ? » Elle prit son chapeau par le bord et le retira, révélant une résille de câbles colorés enfouie dans sa crinière noire coupée court. « Je ne savais pas qui était à la porte et il me faut dix minutes pour replacer les électrodes. » Même si elle ne semblait pas s'être rasé de mèches, les raies irrégulières dévoilaient des pans de peau blanche auxquels adhéraient de petits disques métalliques. Il eut un flashback déconcertant d'une scène de son enfance : chercher des tiques sur le chat de la maison.

« Je peux te demander à quoi ça sert ?

– Une société suisse, Eikonometrics, veut voir si on peut classer des images par affichage subliminal sur moniteur et par observation de l'activité cérébrale du spectateur. J'ai signé pour un test. Tu restes assis à bosser normalement ; tu ne remarques même pas les images. »

Martin rigola. « Et ils te payent pour ça ?

– Un *cent* les mille images.

– Ça va marcher, tiens !

– Je m'attends à ce qu'ils remplacent les micro-paiements par des privilèges. Accès à des jeux ou des films si on porte les électrodes en jouant ou en regardant le truc. À terme, ils espèrent adapter leur technique pour un casque de jeu à biofeedback classique, au lieu de ce bazar neurobiologique de fortune. Mais les modèles du commerce n'ont pas encore la résolution voulue.

– C'est quoi, ta combine, alors ? » Alice gagnait sa vie en concevant des sites web, mais consacrait le plus clair de son temps libre à des projets douteux, comme son « Jour sans fin » élaboré pour faire croire aux graticiels à durée limitée qu'ils étaient encore au début de la période d'évaluation. Dans ce cas précis, c'était plus difficile ; il fallait contrefaire des échanges avec des serveurs distants.

« J'analyse toujours le système pour trouver le moyen de le feinter.

– Entendu. » Il hésita. « Mais si les experts n'arrivent pas à produire un logiciel qui classe les images aussi bien qu'un cerveau humain, comment comptes-tu écrire un programme qui simule tes propres réactions ?

– Inutile. Il me suffit qu'il *passse pour* humain.

– C'est-à-dire ?

– Les gens ne vont pas tous réagir de la même façon. Il y aura, ou non, une réaction majoritaire devant chaque classe d'image, mais chacun enverra un signal différent. Certains participants, et sans que ce soit leur faute, fourniront moins que leur part d'effort ; c'est une certitude statistique. Mais la compagnie n'osera jamais traiter de manière discriminatoire ceux dont le cerveau n'entre pas en extase chaque fois qu'on le confronte à un *meugnon* petit chaton ; ils recevront une récompense identique. Je veux voir si je peux profiter de ce flou dans la distribution.

– Donc tu te satisferais de passer pour une psychopathe désensibilisée tant que tu n'apparaîtrais pas comme un légume ?

– En gros. »

Il se frotta les yeux. Même s'il admirait son ingéniosité, il voyait dans ce besoin obsessionnel d'abuser du système un aspect aussi vulgaire que cette exploitation des cerveaux.

« Je ferais mieux d'y aller, dit-il. Merci pour les tuyaux.

– Aucun problème. » Alice, comme prise de timidité, lui sourit d'un air gêné. « Quand est-ce que tu décolles, au fait ?

– Dans deux semaines.

– Entendu. » Son sourire restait figé et Martin s'avisa que ce n'était pas ce couvre-chef disgracieux qui l'embarrassait. « Je suis vraiment désolée pour Liz et toi.

– Ouais.

– Ça tenait depuis longtemps ?

– Quinze ans. »

Elle le dévisagea, stupéfaite. Ils l'avaient eue pour voisine pendant près d'un an, mais le sujet n'avait sans doute jamais été abordé. Alice était au milieu de la vingtaine : une telle durée devait lui paraître une éternité.

« Je crois que Liz a décidé qu'Islamabad serait le dernier poste difficile qu'elle accepterait de subir », reprit Martin. Il ne pouvait guère le lui reprocher ; le Pakistan et l'Iran n'avaient rien de villégiatures pour une Occidentale sans motif personnel de s'y trouver. Liz bossait dans la finance ; sa firme se fichait de son lieu de résidence tant que celui-ci disposait d'un accès internet, mais il soupçonnait son ex de s'être imaginé plus ou moins consciemment que Paris ou Prague viendrait récompenser le passage

au purgatoire. Les employeurs de Martin, en revanche, avaient estimé que son séjour au Pakistan l'avait idéalement préparé à devenir leur nouveau correspondant permanent à Téhéran. Après douze mois de glandage sur Sydney comme responsable éditorial du site d'informations de la chaîne, son retour sur le terrain ne pouvait plus attendre.

« Je suis désolée », répéta Alice.

Il agita le feuillet d'antisèche en guise de remerciement et répondit par une imitation d'un animateur nocturne de radio à la voix de miel en vogue durant les années quatre-vingt : « Faut que j'aïlle chauffer mes platines. »

Martin commença par *Touch*, de Eurythmics. Il s'affaira sur les réglages du logiciel, les câbles, vérifia et revérifia la moindre option, puis, l'opération terminée, réécouta l'album en intégralité pour s'assurer que tout avait bien fonctionné.

La voix d'Annie Lennox lui donnait toujours la chair de poule. Il n'avait vu le groupe qu'une seule fois, en janvier 1984, lors d'un festival dans un champ de boue au nord de Sydney. Les Cure, les Talking Heads et les Pretenders s'y partageaient la tête d'affiche. Des orages hors saison avaient détrempé le site. Il se rappelait avoir fait la queue sous la pluie pour utiliser les toilettes portables, innommables, mais ça en valait la peine.

Il avait alors dix-huit ans ; il ne rencontrerait Liz qu'une bonne décennie plus tard. Tous ses vinyles dataient d'avant elle ; lorsqu'ils avaient emménagé ensemble, il possédait déjà un lecteur CD. À présent, la bande-son de leur relation se trouvait sur son disque dur, à l'abri, loin des yeux. Ces caisses de vieilleries le ramèneraient à l'ère pré-Liz... et, à la possible exception d'Ana Ng¹, on ne pouvait pas regretter l'absence de quelqu'un qu'on n'avait pas encore rencontré.

C'était une idée séduisante et, durant quelques heures, il se perdit dans les Talking Heads, à se rafraîchir auprès de leur étrange optimisme naïf. En fin de soirée, cependant, il aborda Elvis Costello, et l'humeur vira au noir. Il aurait pu chercher plus joyeux dans ses caisses — il devait avoir une compil de Madness quelque part —, mais il en avait marre de piloter ses émotions. Même quand la musique se bornait à le ramener en arrière, le voyage en lui-même évoquait un excès de sentiments. S'il continuait comme ça pendant deux semaines, on le ramasserait à la petite cuillère.

Il poursuivit son marathon de digitalisation ; il retournait et enchaînait les albums comme des crêpes, mais il baissa le volume de lecture pour ne plus devoir les écouter. Mieux valait envisager l'avenir imminent ; ouvrant son navigateur, il se remit au courant de l'actualité iranienne.

¹ Allusion à la chanson éponyme de *They Might Be Giants*. (N.d.T.)

Le groupe d'opposition qui avait le plus attiré l'attention au cours de la campagne des élections parlementaires était le Hezb-e-Haalaa, littéralement le « Parti de Maintenant ». Les étrangers à la langue nouée le prononçaient parfois comme « Hezbollah », le « Parti de Dieu » (sans parler de confondre le Hezbollah iranien avec le groupe libanais du même nom), pourtant ces deux entités n'auraient pas pu être plus différentes. Le Hezb-e-Haalaa prônait, entre autres, la reconnaissance de l'état d'Israël. Le fondateur du parti, Dariush Ansari, s'en expliquait ainsi : « Les Irakiens ont tué un million des nôtres durant la guerre, mais nous avons normalisé nos relations diplomatiques avec eux. En adoptant la même attitude à l'égard d'Israël, je ne sanctionne pas plus les actes de ce pays que nos très estimés dirigeants n'ont sanctionné l'invasion de notre territoire et le massacre de notre peuple en envoyant leur ambassadeur à Bagdad. »

Ansari se déplaçait accompagné d'un garde du corps afin de décourager les zélotes appointés de le corriger pour son raisonnement, et il y avait de bonnes chances pour que son franc-parler l'envoie un jour à la prison d'Evin, mais les réformes beaucoup moins controversées qu'il défendait en matière d'économie, de société et de droit recevaient un fort soutien lors des enquêtes d'opinion. Même une élection juste et ouverte n'aurait sans doute jamais valu au Hezb-e-Haalaa la majorité à la Majlis (une chambre aux pouvoirs limités, de toute manière), mais, allié à d'autres réformistes, le parti aurait pu gêner le président conservateur.

Toutefois, la décision en matière d'éligibilité revenait au Conseil des gardiens, dont les douze membres venaient de refuser à tous les candidats du Hezb-e-Haalaa la possibilité de se présenter aux élections. Inutile de trafiquer les urnes pour écarter de la Majlis ces gens — et risquer d'entendre de nouveaux manifestants crier : « Où est mon vote ? » —, puisqu'on les avait par avance rayés des bulletins.

Le vol pour Singapour décolla à neuf heures du matin — un moment de la journée très civilisé, mais après deux nuits blanches d'affilée et pléthore de tâches de dernière minute, l'horloge biologique de Martin ne distinguait plus les bonnes périodes pour voyager et les mauvaises. Il passa le trajet à dormir par bribes. Huit heures plus tard, tandis qu'il traversait l'aéroport de Changi, il se faisait toujours l'effet d'une version simplifiée de son moi habituel : un automate muni d'ocillères qui ne lui laissaient voir que les panneaux promettant de le rapprocher de la porte idoine pour Dubaï. La correspondance durait en fait quatre-vingt-dix minutes, mais il n'arrivait jamais à se détendre tant qu'il ignorait où il devait se trouver précisément à l'heure du départ.

Son brouillard mental commença de se dissiper sur le vol pour Dubaï. La migraine ne le lâcherait pas durant des jours, mais, au moins, il avait tout terminé : inutile d'envoyer une brouettée d'emails sur Sydney pour prier tel ou tel de régler des problèmes en souffrance. Si jamais son avion s'abîmait dans l'océan Indien,

Martin pourrait se noyer en paix, sans craindre que son agent immobilier le mette sur la liste noire de l'au-delà pour avoir négligé le nettoyage à sec de ses rideaux.

Son voisin de cabine, Haroun, un ingénieur des télécoms, se rendait à Abou Dhabi. Quand Martin lui apprit qu'il allait couvrir l'élection en Iran, l'autre exprima de joyeux doutes sur le fait que ce soit aussi intéressant que la présidentielle. On ne pouvait guère contester son pronostic ; après les troubles de 2009, il s'agirait sans nul doute du vote le plus encadré des dernières décennies. Mais personne ne croyait que le feu ne couvait plus sous les cendres.

Vu son état, Martin jugea infructueux de relire ses notes sur l'arrière-plan de l'élection ; il préféra donc se coiffer de son casque et lancer iTunes, qui permettait de stocker des couvertures. Il avait d'abord photographié lui-même chaque album, mais, devant ses difficultés à trouver le bon angle et l'éclairage adéquat, il avait fini par choper les images sur le net. La plupart des pochettes comprenaient aussi des notes, les paroles, voire des illustrations supplémentaires, mais le temps lui avait manqué pour les numériser. La veille de son départ, il avait porté ses caisses à une boutique du quartier de Glebe qui vendait des articles d'occasion au profit d'associations caritatives, où on lui avait dit que, faute de disques de collection, ses vinyles ne valaient pas la place qu'ils auraient occupée sur les rayons. Ils avaient sans doute déjà fini sur un site d'enfouissement des déchets.

Il passa en revue les couvertures, de toute évidence plus aptes à titiller la mémoire que de simples noms ; mais bien que les images soient rehaussées d'effets de perspective, de reflets sur une brillante étagère imaginaire, cette 3D factice leur conférait l'apparence de pièces d'une exposition qui se serait donné trop de mal.

Peu importait : il possédait la musique, c'était l'essentiel. Il avait même pris soin de tout sauvegarder sur un disque dur externe ; son ordinateur portable aurait beau cramer, ces souvenirs survivraient, intacts.

Il voulait écouter du Paul Kelly ; incapable de décider par où commencer, il laissa le logiciel choisir et « St Kilda To King's Cross » emplit les écouteurs. Martin ferma les yeux et, réjoui dans sa nostalgie, se rencogna sur son fauteuil. Suivit « To Her Door », une chanson sur une rupture et une réconciliation. Il souriait toujours, focalisé sur la puissance et la simplicité des paroles auxquelles il refusait de trouver le moindre rapport avec sa vie.

Un crépitement prononcé retentit. Aussitôt Martin ôta ses écouteurs de peur de manquer une annonce d'urgence. Mais, à part le bourdonnement monotone des réacteurs, le silence régnait dans l'avion ; une hôtesse discutait calmement avec un passager. Une interférence électrique, peut-être ?

À la moitié de la chanson suivante, « You Can't Take It With You », le crépitement retentit de nouveau. Martin mit le morceau en pause, le recula de quelques secondes puis le relança. Le bruit se répéta ; il faisait partie du fichier. Mais on n'aurait dit ni une poussière sur le diamant, ni une rayure sur le vinyle, ni la pollution électronique d'un cellulaire ou d'un néon. La voix de Kelly enflait pour *devenir* le bruit, comme si, à trop fort volume, l'une des pièces détachées du casque

raclait le boîtier. Repasser la chanson en baissant le niveau sonore de deux crans n'y changea rien, cependant.

Il joua d'autres morceaux au hasard et le découragement s'empara de lui. Un sur trois environ présentait ce défaut, comme si quelqu'un avait attaqué sa collection au papier de verre. Il imagina Liz, poussée par le fantôme de Peter Cook dans *Fantômes*, feuilletant ses albums dans le noir. Mais la vengeance mesquine n'était pas le style de son ex.

« Vous avez l'air furieux après cette machine, dit Haroun. Vous pouvez m'emprunter mon portable, si ça peut aider. »

Martin se demanda avec nervosité si les obscénités qu'il dévidait intérieurement étaient restées muettes ; un soupçon de comportement erratique suffisait comme prétexte à un officier de sécurité trop zélé pour vous bourrer de PCP et vous enfermer dans les toilettes. « Très aimable à vous, mais il n'y a rien d'urgent, répondit-il. Et je ne crois pas que le problème vienne de mon ordinateur. » Il expliqua ce qu'il avait fait avec sa collection de disques. « J'ai vérifié les six ou sept premiers albums et le son était parfait.

– Je peux jeter une oreille ?

– Bien sûr. » Martin localisa un exemple de l'étrange signal parasite et passa le casque à Haroun.

Au bout d'un moment, son voisin eut un sourire d'amère satisfaction. « De la disto. Vous avez raison, hélas. Il n'y a rien qui cloche dans la lecture du fichier. Le défaut fait partie de l'enregistrement.

– De la disto ?

– Vous avez réglé le niveau d'enregistrement trop haut.

– J'ai vérifié ! Je l'ai ajusté au premier et il convenait aux six suivants !

– La puissance du signal varie selon l'album. Trouver le bon niveau sur les premiers ne garantit rien pour le reste. »

Malgré la pertinence certaine de la remarque, Martin ne comprenait pas pourquoi l'effet se révélait aussi désastreux. « Si le niveau de la platine était trop élevé, pourquoi mon enregistrement ne se borne-t-il pas à... réduire la puissance de l'original ? À perdre en dynamique ?

– Un niveau trop élevé ne comprime pas l'onde, expliqua Haroun avec patience. Il l'écrête. Si le voltage excède la plus haute valeur que la carte son est capable de traduire en données, celle-ci ne peut pas décider de tout rééchelonner à la volée. Elle atteint le maximum et un plateau remplace les pics complexes du vrai signal. Et quand on tronque ce type d'onde, non seulement on perd les détails de l'original, mais on génère du bruit sur l'ensemble du spectre sonore.

– Je vois. » Martin prit le casque que l'autre lui rendait et tâcha de tourner ce revers en plaisanterie. « Apparemment, je vais devoir filer un peu de fric à ces musiciens qui crèvent la faim. Je n'arrive pas à croire que j'aie gaspillé autant de temps pour un résultat aussi décevant. »

Après un silence, Haroun dit : « Permettez-moi de vous montrer quelque chose. » Il démarra son propre portable et afficha un site à partir du cache de son navigateur. « Voici la traduction anglaise d'un récit arabe, parue au XIX^e siècle, si bien qu'elle se trouve dans le domaine public. Une société américaine a obtenu un exemplaire de ce livre et l'a scanné pour le mettre à la disposition de tous. Très généreux de leur part, non ?

– Je suppose. » De sa place, Martin voyait mal l'écran, mais la barre de titre annonçait *La jeune esclave et le calife*.

« La reconnaissance optique des caractères reste encore à améliorer, déclara son voisin. Le logiciel identifie parfois un problème et demande une aide humaine, mais ce processus n'a rien de parfait non plus. Ce livre n'est pas très connu, cependant mon grand-père m'en a offert un exemplaire pour mes dix ans et je sais que l'héroïne s'appelle Mariam. La version digitale, scannée à partir de la traduction anglaise, a changé tout du long le "r" et le "i" de ce patronyme en "n". Mariam est devenue *Manam*. Il s'agit du nom d'une île au large de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Sinon, pour ce que j'en sais, ce mot n'a de sens nulle part.

– Ça n'a pas l'air d'une faute que le traducteur aurait pu commettre à moins de participer à un concours d'opiomanie avec Richard Burton. »

Haroun ferma son portable. « Aucun humain n'a dû jouer de rôle dans le processus, sauf pour jeter ensuite le bouquin au vide-ordures, avec dix mille autres. » L'homme souriait, mais Martin lut la frustration dans son regard. Il avait sans doute mailé ces gardiens de la culture pour leur demander de rectifier leur erreur, en vain, tandis que l'erreur irritante gagnait les sites miroirs en une multiplication irréversible.

Il désigna la bibliothèque musicale défectueuse. « Avec du temps et de l'attention, on parviendrait sans doute à tout préserver, mais plus personne n'a vraiment la patience.

– J'étais sur le départ, protesta Martin. Je ne savais plus où donner de la tête. »

Haroun, compréhensif, opina du chef.

« Quel voyageur ne voudrait pas transférer ses vinyles fragiles vers un support robuste et portable ? Mais à force de processus fluides, automatisés, on oublie vite que la plupart des choses de ce monde suivent toujours d'anciennes règles.

– Oui. » Martin devait le lui concéder : après avoir traité les premiers albums avec soin, il s'était permis d'imaginer que le reste s'enchaînerait sans difficulté, comme s'il s'était contenté de copier des fichiers d'un disque dur sur un autre.

« Nous voici au seuil d'un monde tout nouveau, que nous avons l'occasion de rendre extraordinaire, dit Haroun. Mais à contempler cet avenir merveilleux au point de négliger de prendre garde au présent, on risque fort de trébucher et de se casser la figure, sans cesse. »

2.

« *Bidar sho ! Agha Martin ? Lotfan, bidar sho !* »

Des élancements dans la tête, Martin pressa le bouton qui éclairait le cadran de sa montre — deux heures du matin passées. Il reconnut la voix : Omar, son voisin du dessous, cognait à sa porte en le priant de se réveiller.

Comment disait-on « feu » ? Il avait acquis de vagues notions de dari, le dialecte afghan du farsi, au Pakistan, mais même après ces deux mois en Iran, passés pour l'essentiel en compagnie d'un interprète professionnel, son farsi restait rudimentaire.

« *Aatish ?* » répliqua-t-il. Même si ça signifiait « feu » en urdu, il croyait le terme commun aux deux langues.

« *Na !* » Omar semblait impatient, mais pas perplexe ; il avait dû comprendre la question. « *Lotfan, ajaleh kon !* » D'habitude il parlait anglais avec son voisin australien, mais l'urgence, quelle qu'elle soit, paraissait avoir effacé cette langue de sa mémoire.

Martin alluma sa lampe de chevet, enfila son pantalon, gagna le hall d'entrée du petit appartement et ouvrit la porte pour découvrir Omar qui tripotait son téléphone. Il réprima un grognement irrité ; c'était déjà pénible à Sydney, mais à Téhéran, nul ne tenait cinq minutes sans dégainer son portable pour s'en servir inutilement.

Omar lui tendit l'appareil. Parfois, le tripotage n'était pas si inutile : l'écran affichait un email traduit en anglais par un service en ligne. Il fallut un instant à Martin pour décrypter la syntaxe estropiée, mais, dans leur état, ils auraient tous deux mis une bonne heure à échanger la même information en langage des signes.

Un accident survenu rue Valiasr, une des grandes artères de Téhéran, avait conduit à l'hôpital les deux conducteurs et deux passagers d'une des voitures pour de légères blessures. L'un des passagers était Hassan Jabari, juriste et politicien en vue. L'identité de l'autre était inconnue, mais un témoin avait filmé les suites de la collision sur son téléphone et le message électronique contenait une vue de ce film.

Martin plissa les yeux pour essayer de discerner l'image sombre d'un secouriste qui aidait une femme à s'extraire de l'épave. « Son épouse, peut-être ? »

Omar s'esclaffa à grand bruit ; son anglais ne l'avait pas totalement abandonné. La femme portait une tenue voyante — pendants scintillants et robe du soir très ajustée. Téhéran avait sa jet-set, et derrière des portes closes, ou les vitres

teintées et la partition d'une limousine, même la dame la plus respectable n'était plus tenue par les règles du *hijab*. Mais en étudiant l'image de près, Martin dut admettre que la scène dépassait les bornes de la vraisemblance.

« Bon, sa maîtresse, alors. Ou une prostituée. »

Pourtant, qu'Omar et ses amis accueillent cette révélation autrement qu'avec cynisme l'étonnait un peu. Des dizaines de jeunes Iraniens lui avaient dit tenir leurs dirigeants pour des hypocrites qui, s'ils prêchaient sans cesse la morale en public, détournaient l'argent du pétrole et vivaient comme des rois. Un étudiant lui avait montré un fameux dessin humoristique : dans la première case, l'ancien shah détesté, les mains en coupe sous un torrent d'or tombé du ciel, ne laissait filer entre ses doigts que de rares pièces atteignant ses sujets en dessous ; dans la seconde, un mollah barbu à l'air furieux le remplaçait, et aucune pièce ne lui échappait.

Omar, qui pleurait de rire, s'essuya les yeux. « *Bebin !* »

Martin y regarda de plus près, en se demandant ce qui lui échappait. La femme, sculpturale, avait des traits marquants. S'agissait-il d'une actrice ou d'une chanteuse célèbre ? Cela ne venait peut-être que de la mauvaise qualité de l'image, mais l'excès de maquillage avait quelque chose de théâtral. On aurait cru un masque ou...

« *Mibinam*, dit-il. *Mifhamam*. » Il comprenait maintenant pourquoi son voisin l'avait réveillé.

Hassan Jabari, ancien procureur d'état et membre actuel du Conseil des gardiens — le corps qui avait déclaré plus de deux mille candidats putatifs aux élections du mois dernier insuffisamment loyaux aux préceptes de l'Islam — venait de se faire surprendre dans sa Mercedes avec chauffeur, au beau milieu de la nuit, en compagnie d'un transsexuel aussi chic que flamboyant.

« *Berim be...* » Martin s'efforçait de trouver ses mots.

« Hôpital ? suggéra Omar.

– *Dorost* », convint le journaliste.

Behrouz, son interprète, avait pris quinze jours de congé pour rendre visite à ses parents. Avec le non-événement des élections terminé et la moitié du pays fermée pour Noruz, le Nouvel An perse, Martin était lui-même en vacances, mais il avait choisi de rester à Téhéran afin de rattraper son retard sur ses tâches administratives.

Tandis qu'ils s'enfonçaient dans la ville, il envisagea non sans malaise ce qui l'attendait. Même si la perspective de traiter la vie sexuelle de quiconque comme une information lui faisait d'autant plus horreur que les individus concernés risquaient la peine de mort, l'email circulait déjà : un fait accompli. Le sujet n'était plus le comportement du juriste, mais la manière dont le régime et le public allaient réagir à la révélation de son hypocrisie.

« On devrait l'appeler "Hugh Grant" Jabari », suggéra Omar — avec une certaine fierté, comme s'il était plus que temps pour une célébrité iranienne d'attirer l'attention de la presse à scandales internationale.

« Je crois bien me rappeler qu'on a surpris Hugh Grant en compagnie d'une femme », rétorqua Martin.

L'autre se creusa la cervelle. « Quarante-huit secondes » Jabari, alors.

– Continue comme ça et tu présenteras les Oscars. »

Omar possédait un magasin d'électronique — qui vendait aussi quelques DVD pirates sous le manteau. Son anglais lui était à peu près revenu, mais Martin regrettait de devoir se reposer à ce point sur son aide. Omar, réformiste impénitent, n'avait rien d'un joueur innocent ; le journaliste se sentait redevable envers lui pour son tuyau, mais il aurait été naïf et injuste d'attendre qu'il se comporte en collègue impartial tel Behrouz.

Sur l'avenue Taleghani, ils longèrent le « nid d'espions », surnom donné à l'ancienne ambassade des États-Unis. Les murs du complexe s'ornaient de slogans pompeux, traduits en anglais pour l'édification des touristes, et d'une série de peintures murales comprenant une statue de la Liberté à tête de mort qui n'aurait pas déparé un album de Metallica. Même à pareille heure, la circulation dans Téhéran rendait Martin nerveux. Les Samand omniprésentes et les antiques Paykan empanachées changeaient de file sans prévenir ; les motos zigzaguaient, profitant du plus petit intervalle offert.

Il engagea sa Peugeot Pars aux couleurs de la chaîne sur le parking d'hôpital encombré en espérant arriver à temps. Dans l'idéal orwellien d'un état policier, le compagnon de Jabari — tout comme chaque témoin de l'accident — aurait disparu sans laisser de trace, mais Téhéran était encore loin du Berlin-Est de la Guerre froide. Les échelons supérieurs du régime, d'une piété rigide, devaient ignorer la double vie du juriste. Même si des membres du Vevak la connaissaient et en gardaient trace dans leurs dossiers pour le jour où on aurait besoin d'une faveur politique, ils n'avaient peut-être pas encore entendu parler de l'accident (le message n'étant adressé, sous forme cryptée, qu'à un groupe plutôt réduit). Dans l'optique où les services secrets savaient, il serait dévolu au chauffeur de protéger la réputation de son patron ; s'il s'en trouvait empêché, qui ferait appel aux individus susceptibles d'aplanir l'incident ?

Martin se tourna vers Omar. « Alors, comment va réagir un secouriste qui tombe sur un homme habillé en femme ? » Il supposait que la personne accompagnant Jabari n'avait pas encore subi l'intervention chirurgicale idoine, même s'il pouvait se tromper. L'ayatollah Khomeiny lui-même avait, durant les années quatre-vingt, émis une fatwa d'un progressisme des plus inattendu déclarant que l'opération de réassignation constituait une pratique tout à fait acceptable.

« Pour un héroïnomane allongé dans une ruelle, qui sait ? Mais pour ceci, je crois qu'il agira comme s'il ne voyait rien d'anormal. Pourquoi créer des problèmes ? »

Le journaliste se frotta les yeux avec les talons de ses mains. Un secouriste avait une excuse pour faire l'innocent, mais qu'arriverait-il si une doctoresse examinait le patient en détail ? En dépit de la décision de Khomeiny, rien ne

garantissait qu'un homme prenant des œstrogènes et portant une robe du soir puisse, sans semer une certaine perturbation, négocier un système médical pratiquant la ségrégation des deux sexes.

« Tu souhaites vraiment t'en mêler ? demanda-t-il à son voisin. Si je bousille tout, le pire qui risque de m'arriver, à moi, c'est qu'on m'expulse. »

L'autre prit un air irrité. « Je te veux comme témoin, mais tu ne t'en sortiras pas seul. *Berim*. »

C'était une nuit chargée ; Omar passa dix minutes dans la queue devant l'accueil avant qu'une femme polie mais de toute évidence harassée puisse le renseigner. Martin, près de lui, tâcha de suivre la discussion sans laisser paraître l'effort que ça lui demandait. Son voisin prétendit que sa femme avait été impliquée dans un accident. Comment s'appelait-elle ? *Khanom Jabari* : mademoiselle Jabari. S'il sentit la chair de poule l'envahir face à cette audace, Martin ne put qu'admettre que ce scénario leur offrait leur seule chance. Les Iraniennes conservaient leur nom de jeune fille une fois mariées ; la sœur de Hassan Jabari resterait *khanom Jabari*. Si le compagnon du juriste se faisait encore passer pour une femme, il prendrait un trop gros risque en se prétendant son épouse ; le seul choix respectable était donc de se présenter comme sa sœur.

La réceptionniste tapota les touches de son clavier, puis leva les yeux vers Omar. « Shokouh Jabari ? » Elle ajouta une date de naissance.

« *Dorost, dorost* », répondit-il avec impatience, comme s'il connaissait par cœur ces détails triviaux. Martin attendit de voir si elle allait demander à ce visiteur de confirmer son identité et vérifier s'il figurait dans le système comme plus proche parent, mais elle avait mieux à faire. « *Bekhosh shishom* », dit-elle. Salle six ? Omar s'éloignait déjà.

Il le rattrapa. « Ta première femme sera enchantée de ce nouvel ajout à la famille, plaisanta-t-il.

– Va te faire foutre ! » cracha l'autre d'un ton coléreux. Le journaliste, d'abord surpris, songea qu'il n'aurait pas dû s'étonner de l'intensité de sa réaction. Si Omar méprisait l'extrémisme politique et religieux, les DVD qu'il vendait en sous-main tendaient vers *Rambo* plus que *Transamerica* : sur le sujet, il devait se situer à la droite des ayatollahs. Sa présence traduisait son opportunisme politique ; elle n'avait rien à voir avec une mission humanitaire.

À l'entrée de la salle, Omar s'adressa à l'infirmière de service ; elle jeta un coup d'œil intrigué à Martin, dont le voisin prononça quelque chose qui ressemblait à *dayeam* : mon oncle. L'infirmière convoqua une de ses collègues pour organiser la visite ; un quart d'heure plus tard, on menait les deux hommes vers un espace clos par des rideaux où une silhouette revêtue d'un manteau gris flottant, d'un châle noir et d'un fichu trônait dans un fauteuil roulant, un pied bandé et surélevé. Un instant, Martin crut à une erreur, mais cette tenue modeste avait dû être fournie par l'hôpital : le visage anguleux sous le fichu était celui de l'image mailée depuis le site de l'accident.

On les laissa seuls tous les trois.

« *Salaam khaanom*, salua Omar avec nervosité. *Chetorin ?* »

– *Bad nistam*, répondit Shokouh. *Shoma chetorin ?* »

Martin se demandait comment elle sonnerait aux oreilles d'un locuteur natif ; elle s'exprimait d'une voix de tête un peu aiguë mais égale, sans affectation.

« Dis-lui qu'on vient en amis, sinon elle va nous croire envoyés par Jabari. » Surprise, Shokouh leva les yeux vers lui. Il s'avisait qu'il avait fait écho à ses pensées. « *Ruznaame negaaram* », expliqua-t-il. Je suis journaliste.

Omar lui parla tout bas. Martin ne comprit qu'une partie de ce qu'il déclarait. Shokouh répondit avec passion, et longuement.

« Elle veut aller en Europe », résuma l'autre, désappointé. « Pour qu'elle nous suive, on doit lui assurer qu'elle ira en France. » Durant le trajet, il avait évoqué un foyer d'accueil, mais, à l'évidence, ses plans ne s'étendaient en rien jusqu'à Paris.

Martin garda le silence. S'il avait encore les numéros des passeurs qu'il avait interviewés à Quetta quelques années plus tôt pour un reportage, il ne les fournirait pas à Omar ; ces gens prenaient parfois des clients iraniens, mais il doutait que Shokouh puisse traverser le Baloutchistan sans danger, même sous une burqa. De toute façon, il se devait de couvrir le sujet et non de l'orchestrer.

« Il y a peut-être un moyen », reprit l'autre. Il paraissait peu convaincu, mais ajouta avec fermeté : « Si on essaie, il faut faire vite. Avant que tous se réveillent et comprennent ce qui leur échappe. » Son nouveau conciliabule avec la blessée sembla déboucher sur un accord. Il se tourna vers le journaliste. « Je vais demander des... » Il mima un déplacement sur des béquilles et partit à la recherche d'une infirmière.

« *Ingilisi baladin ?* » demanda Martin à Shokouh.

Elle secoua la tête. « *Parlez-vous français*^{*2} ? »

– *Une petite peu.*^{*} » Même s'il l'avait étudié au lycée, il devait désormais le baragouiner encore plus mal que le farsi.

Elle fixa son regard à ses pieds et il tâcha d'oublier la frustration qu'il ressentait ; si Omar réussissait ce miracle, Sandra Knight, au bureau de Paris, pourrait interviewer en personne Shokouh dans une langue qu'elles parlaient toutes deux couramment. Avoir Behrouz à ses côtés n'aurait pas changé grand-chose ; malgré l'entière discrétion que Martin aurait pu promettre, elle aurait été folle de dévoiler toute une liste de détails potentiellement suicidaires tant qu'elle se trouvait encore dans son pays.

Omar revint porteur d'une paire de béquilles ; ils aidèrent Shokouh à se lever. Il restait à remplir des papiers, mais, sur le plan médical, la blessée avait déjà sa permission de sortie.

² Tous les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

Au moment où ils quittaient la salle, l'infirmière les arrêta et un bref échange s'ensuivit avant qu'ils prennent le couloir où Omar, sitôt hors de sa vue, perdit son sourire forcé et les pressa.

« Qu'est-ce qui s'est passé, à l'instant ? s'enquit Martin.

– Elle m'a dit que le cousin de khanom Jabari attend à la réception de pouvoir lui rendre visite. J'ai répondu qu'on allait à sa rencontre. Mais il ne va peut-être pas patienter.

– Bon. » Le journaliste digéra l'information. « Au moins, il ne s'agit pas d'un mari de plus. Ça aurait fait drôle. » Ils atteignaient un croisement. Omar inclina la tête. Martin prit Shokouh par le bras pour l'aider à négocier l'angle droit.

Ils auraient dû emprunter le fauteuil roulant, songea-t-il un peu tard. C'était sans espoir ; le « cousin » serait arrivé dans la salle et reparti pour les trouver avant qu'ils n'aient pu couvrir la moitié de la distance jusqu'au parking. Et s'il avait des collègues avec lui pour couvrir les sorties...

« On l'a dans l'os, dit-il.

– Pas encore », rétorqua Omar.

Martin jeta un coup d'œil à Shokouh. Elle béquillait aussi vite que possible, mais les traits tirés par la douleur. Quittant les salles de soins, tous trois venaient de pénétrer dans une zone de services où seul un plafonnier sur trois brillait.

Omar essaya une succession de portes jusqu'à en trouver une qui ouvrait sur un réduit contenant un balai, un seau, des produits d'entretien et un petit évier. Il eut un échange tendu avec la blessée.

« C'est quoi, le plan ? demanda Martin. On ne peut pas se planquer là-dedans toute la nuit.

– Toi, tu te caches. J'enverrai quelqu'un te récupérer.

– Moi ? Ce n'est pas moi qu'on recherche.

– Il nous faut tes habits. Pour la déguiser. »

L'estomac du journaliste se serra. « Non, non, non ! » Il désigna Shokouh. « Ça ne marchera jamais ! Vise un peu ses sourcils ! »

Omar s'adressa à leur compagne en farsi. Elle retira châle et fichu ; les pendants sur l'image de l'accident brillaient par leur absence. Puis elle gagna l'évier et, à l'aide de quelques gouttes de nettoyant pour sols, se lava la figure afin d'ôter toute trace de maquillage avant de passer ses doigts dans ses épais cheveux noirs pour les sculpter à la hâte. Elle obtint un look quelque peu daté de pop-star masculine persane, avec une frange qui lui tombait presque sur les yeux. Sans le noir qui les soulignait, ses sourcils épilés, quand on y regardait de près, lui donnaient l'aspect d'un grand brûlé plus que d'autre chose.

« Ceux qui la recherchent savent bien qu'elle peut passer pour un homme, observa Martin.

– Si on se dépêche, contra Omar, ils ne s'y attendront pas. L'infirmière parlera d'une femme et de deux hommes. »

Ce tour de passe-passe pourrait améliorer leurs chances de succès. Téhéran connaissait des douzaines d'accidents de la circulation par nuit. Pourvu qu'ils arrivent à sortir sans être repérés, un jeune homme sur des béquilles accompagné d'un ami n'aurait rien d'une cible évidente... et quiconque essayait de faire profil bas sur l'affaire Jabari s'abstiendrait de dresser un cordon autour de l'établissement pour vérifier le sexe des sortants avant de les laisser passer.

Inutile de prier Omar de se prêter à l'échange ; un regard permettait de voir lequel des deux correspondait le mieux en taille. Martin s'arma donc de courage. Se tapir à moitié nu dans l'aile des femmes d'un hôpital iranien n'allait pas sans risques, mais, en réalité, il redoutait davantage l'humiliation qu'un quelconque danger.

« D'accord », dit-il.

Omar les laissa. Tandis qu'ils se dévêtaient, le journaliste tourna le dos à Shokouh. Lorsqu'il lui tendit ses habits, il ne put que remarquer ses seins, mais il avait mis un pullover lâche, qui le serait plus encore sur elle ; la cause n'était pas encore perdue. Elle lui passa son pantalon et son manteau, et, après une hésitation, il les enfila. Ils lui tiendraient chaud et n'avaient rien de vraiment féminin. Il aurait pu se balader accoutré de la sorte dans n'importe quelle rue pakistanaise, en fait ; on aurait presque cru un *shalwar kameez* unisexe.

Martin rouvrit la porte. Omar, à sa vue, porta un poing à ses lèvres pour étouffer un rire, mais reprit vite son sérieux. « Tes clés de voiture. » Le journaliste les lui passa. « Mon ami t'apportera des vêtements. »

La blessée s'empara des béquilles appuyées contre l'évier. « *Merci**, chuchota-t-elle.

– *Bonne chance** », répondit Martin.

Il repoussa le battant et, dans l'obscurité, tout en écoutant le bruit des béquilles qui s'éloignaient dans le couloir, il se prit à espérer que le personnel d'entretien ne prenne pas son service avant l'aube.

Postface

Ce roman a été achevé en juillet 2009, un mois après la réélection très contestée du président Mahmoud Ahmadinejad. Ce résultat a entraîné d'immenses manifestations, contrées par une répression brutale, mais même au sein de l'establishment religieux, des voix ont remis en question la légitimité de l'élection et condamné les mauvais traitements infligés aux protestataires. Si prédire les toutes prochaines années est impossible — et le scénario que j'ai imaginé était destiné dès le début à se faire rattraper par la réalité —, j'espère que cet aspect du récit restitue un tant soit peu l'esprit du temps, ainsi que le courage et l'ingéniosité du peuple iranien.

Le Hezb-e-Haalaa est une organisation fictive qui n'a aucun modèle dans la réalité.

La fatwa de l'ayatollah Khomeiny permettant le changement de sexe existe (voir « A Fatwa for Freedom », de Robert Tait, *The Guardian*, 27 juillet 2005), tout comme la miniserie se déroulant en Europe occupée par les Nazis (voir « Iran's Unlikely TV Hit », de Farnaz Fassihi, *The Wall Street Journal*, 7 septembre 2007 ; dans cet article, le titre « *Madare sefr darajeh* » est rendu littéralement par « Virage à zéro degré », mais j'ai utilisé une traduction plus familière, « Pas la place de tourner »).

J'ai pris comme source des histoires du *Shâhnâmeh* de Ferdowsî la traduction de Dick Davis (Viking Penguin, New York, 2006). Notez cependant que les versions recréées dans *Zendegi* sont *tout sauf fidèles* aux originaux.

Les translittérations du farsi que j'ai employées ne visent qu'à donner au lecteur une idée de la prononciation des mots ; je n'ai suivi aucun système formel.

On pourra trouver sur < www.gregegan.net > du matériau supplémentaire pour ce roman.

